

Thomas Merton à Saint-Antonin

Par Jean Taurines

La conférence donnée par Dominique Brulé le samedi 4 août 2012 à la salle des congés de Saint-Antonin avait pour thème « Thomas Merton, l'écrivain et son œuvre ». Dominique Brulé a abordé l'autobiographie de Thomas Merton en précisant que la plupart des pages se rapportant à Saint-Antonin étaient malheureusement absentes de la version française parue chez Albin Michel en 1951 sous le titre « La nuit privée d'étoiles ». En effet, tronquées, on trouvera, ci-dessous, la traduction de certains passages supprimés en accord avec les ayants-droits.

Traduction

Thomas Merton et l'occitan (page 39)

Les gens qui montaient et descendaient du train⁽¹⁾ étaient des paysans portant des blouses noires, et sur les routes nous avons vu des hommes marchant à côté d'attelages de bœufs, tirant des charrettes à deux roues, et ils guidaient les bêtes paisibles à l'aide de longs bâtons. Mon père me dit que les gens parlaient tous, non pas le français, mais un vieux patois, la langue d'oc.

Description de Saint-Antonin (pages 39 et 40)

C'était une très vieille ville. Son histoire remontait aux Romains, à l'époque d'un saint martyr, son patron. Antoninus avait apporté le christianisme à la colonie romaine de cette vallée. Il a été ensuite martyrisé à Pamiers, aux pieds des Pyrénées, non loin de Prades où je suis né.

En 1925 encore, Saint-Antonin conservait la forme d'un bourg arrondi, entouré de remparts. Seuls les murs avaient disparu et avaient été remplacés, sur trois côtés, par une large rue circulaire bordée d'arbres, assez grande pour être appelée un boulevard, même si on n'y voyait sauf des chars à bœufs et des poules. La ville elle-même était un labyrinthe de rues étroites, bordées par de vieilles maisons du treizième siècle, la plupart tombant en ruine. Néanmoins, la cité médiévale était là, mais les rues n'étaient plus bondées et agitées, les maisons n'étaient plus occupées par des marchands et des artisans prospères, et il ne restait plus rien de la

couleur, de la gaieté et du bruit du Moyen-âge. Toutefois, marcher par ces rues, c'était être au Moyen-Âge, car rien n'avait été modifié par l'homme, mais seulement par la ruine et le passage du temps.

Il semble qu'une des corporations de la cité les plus actives ait été celle des tanneurs. Les vieilles tanneries étaient toujours là, le long d'un étroit égout fétide qui circulait dans une partie de la ville. Mais à cette époque éloignée, toute la localité débordait de l'activité industrielle d'une communauté libre et prospère.

Description de l'église (page 40)

Et comme je l'ai dit, l'église était au centre de tout cela. Malheureusement, la notoriété de l'ancien lieu de culte de Saint-Antonin a attiré la violence durant les guerres de religion. L'église qui se dresse maintenant sur les ruines est entièrement moderne et nous ne pouvons pas savoir à quoi ressemblait l'ancienne, ou voir, à travers l'œuvre et la construction, l'état d'esprit des habitants qui l'avaient construite.

Installation à Saint-Antonin (page 42)

Nous avons rapidement loué un appartement dans une maison de trois étages à la limite de la ville, sur la place de la Condamine⁽²⁾, où se tenait le marché aux bestiaux. Mais mon père projetait de construire sa propre maison, et sans tarder, il a acheté un terrain à proximité, au pied d'une grande colline qui fermait le bras ouest de la vallée de la Bonnette. Au sommet de la colline, il y avait une petite chapelle, maintenant abandonnée, appelée Le Calvaire. En effet, tout au long du sentier caillouteux montant derrière notre terrain au travers des vignes, une série de croix marquait les quatorze stations du chemin de croix entre la ville et le sommet de la colline. Mais ce genre de piété était mort au dix-neuvième siècle ; il ne restait pas assez de fervents catholiques pour le perpétuer.

Monsieur Rodolausse et son usine (page 43)

Il y avait une usine à Saint-Antonin, la seule de la localité, employant les seuls prolétaires, trois ou quatre hommes, l'un d'entre eux étant l'unique communiste. L'usine fabriquait une espèce de machine pour ramasser le foin dans le champ et le monter sans effort en haut de la charretée. L'homme qui la possédait s'appelait Rodolausse, le capitaliste de la ville. Il avait deux enfants qui géraient l'usine pour lui. L'un d'eux était un

homme solennel, dégingandé, aux cheveux noirs et portant des lunettes d'écaille.

Monsieur Rodolausse veut vendre sa maison à Owen Merton (page 43)

Un soir, nous étions assis dans un des cafés de la ville, un endroit désert tenu par un très vieil homme. Rodolausse se mit à parler à mon père et je me souviens de son enquête courtoise quant à savoir si nous étions russes. C'est la barbe de mon père qui lui avait donné cette idée.

Quand il a découvert que nous étions venus là pour y vivre, il nous a immédiatement proposé de nous vendre sa maison et nous y a invités à dîner pour que nous puissions la voir. La maison de Simon de Montfort, comme elle était appelée, était une grande ferme à un ou deux miles⁽³⁾ de la ville, sur la route de Caylus. Elle s'élevait sur la pente d'une colline dominant la vallée de la Bonnette à l'entrée d'une profonde vallée arrondie et boisée où, comme nous l'avons découvert, un mince ruisseau plein de cresson sourdait d'une source claire. La maison, elle-même, était une ancienne forteresse et il semblait que de Montfort aurait pu vraiment y vivre. Mais il semblait aussi qu'il pouvait encore la hanter. Elle était très sombre et triste et, étant sombre, n'était pas l'endroit pour un peintre. En outre, elle était trop chère pour nous. Et mon père préférerait construire sa propre maison.

Achat du terrain (page 43)

C'était peu de temps après mon entrée à l'école primaire du village (où j'étais gêné d'être assis avec les tout petits, et où j'essayais d'assimiler le français au fur et à mesure) que mon père a dessiné les plans de la maison que nous allions construire sur le terrain qu'il avait maintenant acheté au pied de la colline du Calvaire. Elle aurait une grande pièce qui servirait de studio, de salle à manger, de salon et à l'étage il y aurait les chambres. C'était tout.

Les fondations, un puits et deux peupliers (page 43 et 44)

Nous avons tracé les fondations et mon père et un ouvrier ont commencé à creuser. Le sourcier est ensuite venu, a trouvé de l'eau et nous avons eu un puits. Près du puits, mon père a planté deux peupliers, un pour moi et un pour Jean-Paul, puis, au printemps suivant, il a aménagé un vaste jardin à l'est de la maison.

Owen Merton est président du club de rugby (page 44)

Pendant ce temps, nous nous étions fait beaucoup d'amis. Je ne sais pas si nous avons connu le club de rugby local par le biais du capitaliste Rodolausse ou bien du camionneur⁽⁴⁾ radical-socialiste Pierrot, mais une des premières choses qui s'est produite après notre arrivée a été qu'une délégation du club « L'avant garde de Saint-Antonin » s'est présentée à mon père et lui a demandé de devenir le président du club. Il était anglais et par conséquent il était expert, supposaient-ils, en tous les types de sport. En fait, il avait joué au rugby pour son école en Nouvelle-Zélande. C'est ainsi qu'il est devenu président du club et, de temps en temps, arbitrait, au risque de sa vie, leurs matchs virils. Non seulement les règles avaient changé depuis sa jeunesse, mais il y avait à Saint-Antonin une interprétation particulière des règles que personne ne pouvait connaître sans une révélation ou le don du discernement des âmes. Il a toutefois survécu à la saison.

Les courses de vélo (page 44)

Le seul sport qui provoquait un enthousiasme plus universel et plus intense que le rugby était la course de vélo sur route. Saint-Antonin était hors des circuits importants mais, de temps en temps, une course venait jusqu'à nos collines et nous nous tenions en haut de la côte du rocher d'Anglars pour les regarder monter lentement, leur nez touchant presque la roue tant ils se penchaient et peinaient, leurs muscles contractés par l'effort. Et des veines sortaient de leur front.

À la chasse au lapin (page 45 et 46)

Un des membres de l'équipe de rugby, un petit homme ressemblant à un lapin, le fils du marchand de fourrage et d'aliments pour bétail du coin, possédait une voiture et conduisait une grande partie de l'équipe aux matchs. Une nuit, il s'est presque tué, et environ six d'entre nous avec lui, quand un lapin est entré dans les phares et courait devant sur la route. Aussitôt, ce Français intrépide a écrasé l'accélérateur et s'est lancé derrière le lapin. La queue blanche dansait dans les phares, juste à quelques mètres des roues, et zigzagait d'un côté à l'autre de la route, pensant ainsi égarer la voiture ; mais la voiture ne se laissait pas avoir. Elle continuait à vrombir derrière le lapin, en zigzaguant sur la chaussée, nous jetant presque dans le fossé. Ceux qui étaient entassés sur la banquette arrière commençaient à

être un peu nerveux, tout particulièrement quand nous avons constaté que nous avons atteint le sommet escarpé de la colline, qui descendait en serpentant dans la vallée de Saint-Antonin. Si nous nous acharnions après le lapin, nous passerions certainement par-dessus la banquette et nous dévalerions jusqu'à la rivière, deux cents mètres plus bas.

Quelqu'un grogna une modeste plainte :

« C'est assez, tu ne l'attraperas pas. » ⁽⁵⁾

Le fils du marchand de fourrage n'a rien dit. Il s'est penché sur le volant, les yeux scrutant la route, tandis que, devant nous, la queue blanche ne cessait de détaler devant la voiture, zigzaguant d'un côté à l'autre, de la banquette au fossé.

Nous avons ainsi atteint le sommet de la colline. La vallée sombre et vide était devant nous. La route commençait à descendre.

Sur la banquette arrière, les plaintes augmentaient jusqu'à devenir un chœur. Mais le chauffeur accélérât encore et encore. La voiture a fortement tangué au milieu de la route ; nous avons presque attrapé le lapin. Mais pas assez. Il était toujours devant nous.

« Nous l'aurons sur la colline, » s'est exclamé le chauffeur. « Les lapins ne peuvent pas courir en descente, leurs pattes arrière sont trop longues ».

Mais le lapin s'en sortait très bien en descente, à quelques mètres à peine des roues avant.

Alors quelqu'un s'est mis à crier : « Attention, attention ! »

Nous avons atteint une bifurcation. La route principale partait sur la gauche et la vieille route continuait sur la droite en une pente plus raide. Et entre les deux, un mur. Le lapin s'y précipitait.

« Arrête, arrête ! » avons-nous supplié. Personne ne pouvait dire où le lapin allait aller. Le mur fonçait droit sur nous.

« Tenez bon ! » a crié quelqu'un.

La voiture a fait une brusque embardée ; nous serions tous tombés de la banquette s'il y avait eu assez de place à l'arrière. Mais nous n'étions pas morts. La voiture était encore sur la route principale, vrombissant vers la vallée et, à notre grand soulagement, il n'y avait plus de lapin dans les phares.

« L'avez-vous attrapé ? » demandai-je avec espoir.

« Oh, non, » a tristement répondu le chauffeur, « il a pris l'autre route. »

La bande à Pierrot (page 46)

Notre ami Pierrot, le camionneur, était un homme grand et

costaud. Mais il ne jouait pas au rugby ; il était trop nonchalant et trop digne. Malgré tout, il aurait apporté une touche pittoresque à la bande. Ils étaient trois ou quatre autres comme lui, des hommes grands à grosses moustaches noires et aux sourcils broussailleux, aussi féroces que les représentations traditionnelles de Gog et Magog. L'un d'eux avait l'habitude de jouer tous les matchs en portant une casquette à visière. Je suppose que si nous avions joué par une journée vraiment chaude il serait venu sur le terrain avec un chapeau de paille. Quoiqu'il en soit, cette partie de l'équipe aurait été un sujet de choix pour le douanier Rousseau et Pierrot y aurait tenu admirablement sa place. Son unique sport était de rester assis à la table d'un café à absorber du cognac. Quelquefois, il faisait une excursion à Toulouse et, une fois, nous étions sur le pont, il m'a donné une description terrifiante d'une bagarre au couteau qu'il avait eu avec un Arabe dans la grande ville.

Pierrot emmène Owen et Thomas à un mariage campagnard (page 46 et 47)

C'est Pierrot qui nous a emmenés à une fête de mariage dans une ferme près de Caylus. Je suis allé à plusieurs de ces fêtes quand j'étais à Saint-Antonin et je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi gargantuesque ; malgré cela, ce n'était jamais excessif ou indécent. Les paysans, les forestiers et ceux qui étaient là mangeaient et buvaient, certainement à l'excès, mais ils ne perdaient jamais leur dignité d'être humain. Ils dansaient, chantaient et se jouaient des tours. Leurs paroles étaient souvent un peu osées, mais d'une façon qui s'accordait plus ou moins à l'usage, et, dans l'ensemble, l'ambiance était bonne et saine. Et tous ces plaisirs étaient sanctifiés par une occasion sacramentelle. À cette occasion, Pierrot a mis son beau costume noir et une casquette propre, a attelé un cabriolet, et nous sommes partis pour Caylus. C'était la ferme de son oncle ou de son cousin. L'endroit était encombré de charrettes et de voitures. La fête était plus ou moins une affaire collective. Tout le monde venait avec quelque chose, et mon père a apporté une bouteille de vin grec, sombre et capiteux, qui a presque assommé notre hôte.

Un repas pantagruélique mais Thomas n'aime pas le foie gras (page 47)

Les invités étaient beaucoup trop nombreux pour la vaste cuisine de la ferme, avec ses boudins et ses chapelets d'oignons

pendant aux poutres. Une des granges avait été nettoyée, des tables y avaient été installées et vers une heure de l'après-midi tout le monde s'est assis et a commencé à manger. Après les soupes, les femmes ont commencé à apporter le repas proprement dit de la cuisine. Il y avait des plats et des plats de tout type de viande. Lapin, veau, mouton, agneau, bœuf en ragoût et braisé, volailles frites, bouillies, braisées, rôties, sautées, fricassées ; servis d'une façon ou d'une autre, avec des sauces au vin et de toutes autres sortes, accompagnés de pratiquement rien, si ce n'est quelquefois, un bout de pomme de terre, de carotte ou d'oignon comme garniture.

« Toute l'année, ils vivent de pain, de légumes et d'un peu de saucisse, » a expliqué mon père, « alors aujourd'hui ils ne veulent que de la viande. » Et je pense qu'il avait raison. Mais avant que le repas ne soit à demi achevé, je me suis levé de table et je suis sorti en chancelant dans l'air. Je me suis appuyé contre le mur de la grange et j'ai regardé ces oies, énormes et agressives, qui seraient bientôt transformées en cette espèce de pâté de foie gras qui même aujourd'hui me rend malade.

Owen Merton achète les pierres d'une chapelle ruinée (page 47)

La fête s'est prolongée tard dans l'après-midi et à la nuit tombée certains étaient encore dans la grange. Mais pendant ce temps, le propriétaire de la ferme, Pierrot, mon père et moi sommes sortis pour voir une vieille chapelle abandonnée qui se trouvait sur la propriété. Je me demande ce que cela a pu être, un lieu de culte, un ermitage peut-être. Mais c'était alors une ruine. Il y avait de belles fenêtres du treizième ou quatorzième, bien sûr sans leurs vitraux. Mon père a acheté le tout avec une partie de l'argent qu'il avait économisé de sa dernière exposition et nous avons utilisé les pierres, les voûtes des fenêtres et de la porte et le reste pour construire notre maison à Saint-Antonin.

Thomas s'intéresse au patrimoine (page 47 et 48)

Quand l'été 1926 est arrivé, nous étions bien établis à Saint-Antonin, bien que les travaux de la maison n'aient pas encore réellement commencé. Pendant ce temps, j'avais appris le français, ou du moins tout le français qu'un garçon de onze ans était censé utiliser dans sa vie de tous les jours. Et je me souviens de toutes les heures que j'ai passées cet hiver-là à lire des livres sur tous les endroits merveilleux qu'il y avait en France.

La fête votive de 1926 (page 53 et 54)

La fête votive de saint Antonin s'est déroulée durant la première semaine de septembre, avec des processions aux flambeaux, et tout le monde dansait la polka ou la scottish sous les lampions de l'esplanade. Il y avait beaucoup d'autres attractions et animations, y compris de nouveaux stands de tir plutôt bizarres. À un bout de la ville, un pigeon avait été attaché par une patte au sommet d'un arbre et les gens lui tiraient dessus jusqu'à ce qu'il soit mort. Sur les berges, à l'autre bout de la ville, les hommes tiraient sur une poule attachée à un flotteur amarré au milieu de la rivière.

Quant à moi, j'ai participé, avec la plupart des enfants et des jeunes de la ville, à une grande compétition qui consistait à plonger dans la rivière et à nager après un canard qui avait été jeté du pont. Il a été finalement attrapé par un gars aimable, appelé George⁽⁶⁾, qui étudiait pour devenir instituteur à l'école normale de Montauban.

Thomas vit une amourette (page 54)

C'est aussi à cette époque, j'avais onze ans et demi, que je suis tombé amoureux d'Henriette, une fillette blonde et timide. C'était une liaison sans suite. Elle est rentrée chez elle et a dit à ses parents que le fils de l'anglais était amoureux d'elle ; sa mère a applaudi et ça a été jour de fête dans la maisonnée. Quand je l'ai revue, elle a été très gentille, et pendant une des danses, avec une finesse calculée, elle m'a permis de la poursuivre et de la poursuivre autour d'un arbre.

Puis le manque de naturel de la chose m'est apparu et je suis rentré chez moi. Mon père m'a dit : « Qu'est-ce que j'ai entendu, tu cours après les filles à ton âge ? »

La maison est terminée (page 65)

La maison était presque terminée et prête à être habitée. C'était une belle petite maison, simple et solide. Ça avait l'air agréable d'y vivre, avec cette grande pièce percée par la fenêtre médiévale et l'immense cheminée. Mon père s'était même débrouillé pour avoir un escalier en colimaçon en pierre qui servait pour monter aux chambres. Le jardin autour de la maison, où mon père avait beaucoup travaillé, aurait été beau.

Suite à donner

Ces quelques pages donnent un éclairage de la vie à Saint-Antonin au milieu des années 1920. Elles ont été écrites en 1948 alors que Thomas Merton avait 33 ans et avait quitté définitivement Saint-Antonin depuis 20 ans.

Elles peuvent aussi poser des questions, comme par exemple :

- Où était la maison que les Merton louaient place de la Condamine ?
- Quelle est cette maison appelée maison de Simon de Montfort ?
- Le puits creusé sur le terrain des Merton existe-t-il toujours ?
- Quels souvenirs a laissés Owen Merton dans le club de rugby ?
- Qui était le fil du marchand de foin qui possédait une voiture ?
- Qui était Pierrot ?
- Où était la ferme où a eu lieu le mariage en 1926 ?
- Quelle est la ruine qu'Owen Merton a achetée ?
- Qui se souvient des cruels tirs aux pigeons lors de la fête votive ?
- Qui était la petite Henriette ?

Biographie

Durant l'été 1925, Owen Merton et son fils Tom s'installent à Saint-Antonin, mais ils quittent la ville dès mai 1928 pour s'établir en Angleterre. Owen décède en 1931 d'une tumeur au cerveau et Tom est financièrement pris en charge par ses grands-parents. Il poursuit ses études, passe quelques mois à Rome au début de 1933 puis, en octobre de la même année, entre à l'université de Cambridge.

En janvier 1935, il est admis à l'université de Columbia, à New-York, où il suit des études de lettres : licence en janvier 1938 et maîtrise en février 1939. C'est aussi une période d'intenses questionnements qui l'amènent à se convertir au catholicisme ; il est baptisé le 16 novembre 1938 et reçoit alors le nom de Thomas. Il entre au monastère trappiste de Gethsémani, dans le Kentucky, le 10 décembre 1941, prononce ses vœux temporaires le 19 mars 1944, ses vœux solennels le 19 mars 1947 et est ordonné prêtre le 26 mai 1949. Son nom religieux est Père Louis. Français de naissance, il acquiert la nationalité américaine en janvier 1949. Le 10 décembre 1968, il s'électrocute accidentellement à Bangkok, en Thaïlande, durant un voyage consacré au dialogue interreligieux.

Thomas Merton a été un écrivain prolifique : trois autobiographies, des écrits sur la Bible, des biographies, des écrits sur la méditation et la contemplation, des écrits sur les traditions orientales, des

journaux, des lettres, des écrits sur la vie spirituelle et l'Église, un roman, des poésies et des écrits sur des problèmes sociaux. Soit plus de 80 publications.

Remerciements

Les amis du vieux Saint-Antonin tiennent à remercier :

- Docteur Paul M Pearson, directeur et archiviste du Thomas Merton Center situé à Bellarmine University, 2001 Newburg Road, Louisville, Kentucky 40205 USA, pour son aide et ses conseils.
- Monsieur Dave Barbor des éditions Curtis Brown Literary Agency pour avoir autorisé la publication de ces quelques pages.
- Madame Dominique Brulé, doctorante en théologie à l'université de Metz, dont le sujet de thèse porte sur la spiritualité de Thomas Merton, pour son aide.

Nota Bene:

⁽¹⁾ *Sur le trajet de Montauban à Saint-Antonin, le train s'arrête à Bruniquel.*

⁽²⁾ *Il semble que cette maison ait été détruite par l'inondation de 1930.*

⁽³⁾ *Un mile vaut 1,6 kilomètre*

⁽⁴⁾ *(Teamster » peut en anglais aussi bien vouloir dire charretier que camionneur).*

⁽⁵⁾ *En français dans le texte).*

⁽⁶⁾ *Il s'agit de Georges Linières.*



Aquarelle de St. Antonin par Owen Merton



L'ancienne Auberge «Au Lion d'Or»